



VICTORIA ALEXANDER

*Gentleman et vaurien*

ESCAPADES AMOUREUSES

J'AI  
LU  
POUR elle

AVENTURES & PASSIONS



Gentleman et vaurien

*Du même auteur  
aux Éditions J'ai lu*

**SECRETS DE FAMILLE**

- 1 – Un prince de rêve  
*N° 11174*
- 2 – Un séducteur de rêve  
*N° 11185*
- 3 – Un soir de folie  
*N° 11299*

VICTORIA  
ALEXANDER

ESCAPADES AMOUREUSES - 1

Gentleman  
et vaurien

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Catherine Berthet*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première  
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,  
retrouvez-nous ici :

**[www.jailupouelle.com](http://www.jailupouelle.com)**

Abonnez-vous à notre newsletter  
et rejoignez-nous sur Facebook !

*Titre original*  
THE LADY TRAVELERS GUIDE TO  
SCOUNDRELS & OTHER GENTLEMEN

*Éditeur original*  
Harlequin Enterprises Limited

© Cheryl Griffin, 2017

*Pour la traduction française*  
© Éditions J'ai lu, 2018

*Ce livre est dédié à ces amis et lecteurs  
qui savent que c'est une grande aventure  
que de prendre une valise et de franchir  
une porte ou d'ouvrir un livre.*





# 1

*Lorsque vous choisissez une agence pour préparer votre voyage, prenez la précaution de vous renseigner auprès de trois clientes au moins, qui se disent satisfaites des services offerts.*

*À défaut, une voyageuse ignore ce qui risque de lui arriver et, pire, où cela peut arriver.*

GUIDE DE LA SOCIÉTÉ DES VOYAGEUSES

*Londres, 1889*

À première vue, ce n'était pas le genre d'endroit où les vieilles dames se faisaient dérober leurs économies de toute une vie. Pourtant, nota India Prendergast en étrécissant les yeux, c'était bel et bien ce qu'il se passait.

Elle se retint de taper du pied avec impatience. Elle était à la deuxième place dans la queue qui s'était formée devant la table près de la porte d'une des salles de conférences de l'imposante demeure de Bloomsbury qui abritait le Club des Explorateurs. Plusieurs femmes bavardaient, regroupées devant une table sur laquelle se trouvaient des rafraîchissements. D'autres avaient déjà pris place sur

les chaises alignées face au pupitre. La grosse dame devant elle portait un grand chapeau orné de rubans, qui n'était pas du tout adapté à son âge. Elle ne paraissait pas pressée, bien que la conférence – dont le sujet était : *Ce qu'une voyageuse ne doit jamais oublier d'emporter* – fût sur le point de commencer. Non, cette dame ne se montrait nullement soucieuse des contraintes horaires et continuait de bavarder allègrement avec la personne derrière la table, comme s'il n'y avait pas une longue file d'attente derrière elle. India n'aurait pas été contrainte de venir ici si quelqu'un avait daigné répondre à ses lettres demandant des informations sur l'itinéraire suivi par sa chère cousine, lady Héloïse Snuggs. En dépit de son prénom à la consonance exotique, une croix qu'elle s'était depuis longtemps résignée à porter, la jeune femme n'éprouvait pas le moindre désir de voyager. Elle n'était pas attirée par les promesses d'aventures que les pays lointains semblaient contenir pour certains. Et elle ne comprenait absolument pas pourquoi une femme, par ailleurs raisonnable et en pleine santé, pouvait être tentée par de telles sottises. Non. La seule chose qui avait guidé ses pas jusqu'ici, c'était une sombre inquiétude, tendant dangereusement vers une peur pitoyable.

Cela faisait presque six semaines qu'India n'avait pas reçu le moindre message d'Héloïse. Et même en tenant compte de l'inefficacité notoire des services postaux en dehors de l'Empire, cela n'augurait rien de bon. De fait, avant cela, elle avait droit à deux lettres par semaine, dans lesquelles sa cousine relatait avec enthousiasme sa découverte de lieux dont elle n'avait eu connaissance que par ses lectures. Héloïse avait toujours rêvé de voyager. Quand

elle avait découvert l'existence de la Société des Voyageuses et de l'Agence de voyages pour dames, bien moins intimidante que les compagnies dirigées par des hommes, son rêve s'était soudain trouvé à portée de main.

La salle s'emplissait lentement de dames qui avaient pour la plupart dépassé la cinquantaine, comme Héloïse. India les soupçonnait de rêver d'aventures excitantes dans des pays lointains, aux côtés d'un bel étranger viril. Comme Héloïse. Quelle absurdité !

Trois mois plus tôt, Héloïse avait quitté la vieille Angleterre pour des rivages inconnus. Bien que ne voyant pas ce départ d'un bon œil, India n'avait pu se résoudre à exprimer ses craintes – sa cousine était si heureuse. Néanmoins, il pouvait arriver n'importe quoi à une dame voyageant seule, quand bien même elle était accompagnée de sa fidèle femme de chambre. En l'occurrence, Mlle Marquette, une Française raisonnable et compétente.

Si seulement elle avait osé lui avouer ses inquiétudes... India chassa fermement cette pensée, sans parvenir toutefois à balayer la sourde appréhension qui l'accablait depuis plusieurs semaines. De toute façon, Héloïse ne l'aurait pas écoutée. Il n'empêche que s'il lui arrivait malheur, elle ne se le pardonnerait pas. Elle n'était ni frivole ni sentimentale, mais Héloïse avait gagné une place dans son cœur à l'instant où elles s'étaient rencontrées.

De vingt ans son aînée, elle était la cousine de sa mère, et la seule famille qui restait à la jeune femme. Elle n'avait pas hésité à accueillir India chez elle à la mort de ses parents et à endosser la responsabilité de l'éducation d'une fillette de onze ans. Héloïse avait aidé à financer sa scolarité

dans la prestigieuse École de jeunes filles de Mlle Bicklesham, tout en préservant une somme convenable pour sa dot. India n'avait jamais eu à s'en servir, et c'était très bien ainsi, car ce qu'elle avait pu observer chez les hommes ne l'incitait guère à s'enchaîner à l'un d'eux pour la vie.

Héloïse avait volé au secours d'India quand celle-ci avait eu besoin d'elle, la jeune femme était donc prête à en faire autant pour elle. En outre, l'idée de perdre sa cousine lui était réellement insupportable.

La dame qui se trouvait devant elle finit par aller s'asseoir et India s'avança.

— Que puis-je pour vous, mademoiselle ? s'enquit la femme blonde en souriant.

— J'aimerais m'inscrire à la Société des Voyageuses, déclara India d'une voix ferme.

C'était l'idée de son employeur, sir Martin Luckthorne. Selon lui, le plus sûr moyen de retrouver la trace de cousine Héloïse, c'était de s'inscrire à son tour.

— Excellente nouvelle ! s'exclama la blonde.

La méfiance d'India vacilla. Le sourire de cette femme semblait sincère et conférait à son visage l'éclat qui lui manquait. Oh, elle n'était pas ingrate ! Elle n'était pas non plus particulièrement jolie. Ce n'était pas le genre de femme sur laquelle les hommes devaient se retourner dans la rue. Sur ce point, India lui ressemblait. Elle éprouva une pointe de regret à l'idée de lui jouer la comédie. Elle n'avait cependant pas le choix. Elle lui rendit donc son sourire.

Son interlocutrice devait avoir moins de trente ans – encore un point commun –, elles étaient les plus jeunes dans cette assemblée.

— Vous avez donc des projets de voyage ?

India hésita, puis :

— Rien de précis pour le moment.

— Ah bon ? s'étonna la blonde. La plupart des femmes s'inscrivent justement pour organiser les voyages qu'elles envisagent dans le futur.

— C'est aussi mon cas, mentit India. Mais je ne sais pas encore à quelle date ces voyages auront lieu.

— C'est un autre problème, reconnut la jeune femme d'un air compréhensif. Tout le monde n'a pas les moyens de partir faire le tour du monde sur un coup de tête. Et c'est justement pour organiser le futur que la Société des Voyageuses a été créée.

— Par des voyageuses expérimentées, je suppose ? demanda India, bien qu'elle sût parfaitement qui étaient les fondatrices.

— Naturellement, répliqua la jeune femme avec fierté. Vous avez sûrement entendu parler de sir Charles Blodgett ?

— Je n'en suis pas certaine...

— Il était célèbre pour ses voyages, ses expéditions et ses missions d'explorations. Il fut l'un des premiers membres du Club des Explorateurs. Lady Blodgett l'a perdu il y a une dizaine d'années, je crois.

India hocha la tête, un peu perplexe. Sir Blodgett était-il mort, ou s'était-il égaré dans une lointaine contrée encore inexplorée ?

— Lady Blodgett et ses chères amies, Mme Perséphone Fitzhew-Wellmore et Mme Ophélie Higginbotham, ont fondé la Société, enchaîna la jeune femme. Elles sont aussi proches que des sœurs. Toutes mariées à des hommes aimant l'aventure et les voyages, sir Charles étant le plus célèbre

du groupe. Elles sont veuves à présent, mais elles savent tout sur les rigueurs des voyages et les dangers susceptibles de survenir à bord d'un navire faisant le tour du monde, ou d'une felouque sur le Nil, ou...

— Donc, lady Blodgett et ses amies organisent des voyages pour les membres de leur Société ? la coupa India, cachant mal son impatience.

— Cela paraît sensé, n'est-ce pas ? Elles sont si bien informées. Je dois cependant avouer que je ne connais pas très bien le fonctionnement de la Société, bien que j'y aie adhéré peu après sa création. Je n'ai proposé mon aide à ce poste que la semaine dernière. C'est un service que je rends en attendant que les fondatrices engagent quelqu'un. La Société s'est beaucoup développée, et plus vite qu'elles ne s'y attendaient.

— Cette entreprise est donc relativement nouvelle ?

India connaissait déjà la réponse, mais on ne savait jamais quel renseignement on pouvait glaner en se faisant passer pour plus ignorante qu'on ne l'était.

— Elle existe depuis huit mois, et si vous voulez mon avis, il était grand temps qu'elle voie le jour, riposta la jeune femme, les lèvres pincées. À notre époque, il n'y a aucune raison qu'une femme ne puisse découvrir le monde, si tel est son désir.

— Aucune raison, hormis ses moyens financiers.

India observa attentivement son interlocutrice en prononçant ces mots.

— Cet aspect du problème doit être pris en compte, naturellement. Ainsi que la peur de l'inconnu, je présume. Cependant, il serait triste de ne pas suivre les désirs de son cœur sous prétexte

que les choses ne seront peut-être pas aussi belles que nous l'imaginions.

India s'efforça de dissimuler sa stupeur. De toute évidence, cette femme était une rêveuse qui n'avait pas les pieds sur terre.

— Puis-je savoir quels sont les frais d'inscription au Club ?

— Oui, bien sûr. Une livre par mois, ou dix livres pour l'année si vous payez en une seule fois.

— Et à quoi cette cotisation donne-t-elle droit ?

— Aux conférences, qui ont généralement lieu une fois par semaine, ainsi qu'aux rencontres avec d'autres femmes désirant voyager. Cependant, la plus grande partie des cotisations est mise de côté et considérée comme une avance sur les frais occasionnés par l'établissement d'un itinéraire détaillé.

— Donc, quand je déciderai de voyager, commença India prudemment, j'aurai déjà payé pour l'organisation du transport, la réservation des hôtels, des visites guidées, ce genre de choses ?

— En grande partie. Mais je crois qu'il restera encore une somme assez insignifiante à régler. Cela concerne les dépenses supplémentaires susceptibles d'être engagées lors de l'organisation des itinéraires.

La jeune femme prit un formulaire dans une pile de documents.

— Si vous voulez remplir ceci. Il faudra le rapporter avec votre cotisation, si vous décidez de revenir. La première conférence est gratuite.

— C'est très généreux.

*Ou très habile.*

— Je vous en prie, dit la blonde en se levant et en contournant la table. Vous ne pourrez qu'être enchantée en écoutant les conférences et les sages

conseils dispensés par lady Blodgett. Si vous éprouvez la plus infime curiosité pour les voyages, lady Blodgett saura la transformer en véritable passion. Cela étant, je ne me suis pas présentée, ajouta-t-elle en souriant. Je suis Mlle Honeywell et j'ai la certitude que vous allez vous inscrire.

— Je suis Mlle Prendergast, répondit India avec un bref signe de tête. Et je pense que vous ne vous trompez pas.

Une fois de plus, elle fut en proie à ce stupide sentiment de culpabilité. Elle n'avait pas l'habitude de mentir.

— Combien de membres comprend la Société ?

— Environ quatre-vingt-dix, je crois.

— Très impressionnant.

— En effet. Au début, les membres se réunissaient dans le salon de lady Blodgett. Nous sommes trop nombreuses à présent. Comme les époux de ces dames ont longtemps participé aux réunions du Club des Explorateurs, nous sommes autorisées à utiliser cette salle pour nos réunions et nos conférences, trois fois par semaine.

— Quelle chance.

— Ils ne pouvaient quand même pas refuser ce service à la veuve de sir Charles Blodgett, rétorqua Mlle Honeywell.

— Certainement pas ! s'écria India.

Elle n'eut aucun mal à feindre l'indignation. Si on avait répondu à ses demandes au sujet d'Héloïse, elle n'aurait jamais eu de soupçons quant à l'honnêteté de cette entreprise. Elle n'aurait pas non plus posé autant de questions.

— Parlez-moi de lady Blodgett et de ses amies. Elles paraissent charmantes.



— Eh bien, je connais Mme Higginbotham depuis un certain nombre d'années. Celle-ci connaissait bien ma...

De deux choses l'une. Soit Mlle Honeywell était la personne la plus sincère qu'India ait jamais rencontrée, soit c'était une excellente comédienne. Plus Mlle Honeywell lui parlait de la vertueuse Mme Blodgett et de ses amies, plus India la soupçonnait d'être totalement innocente – et elle avait confiance en sa capacité à juger les caractères.

Si les trois vieilles dames étaient aussi inoffensives que le pensait Mlle Honeywell, peut-être y avait-il un homme dans les coulisses, qui les manipulait comme des marionnettes. C'était en tout cas l'avis de l'inspecteur Cooper de Scotland Yard. À la demande de sir Martin, celui-ci s'était entretenu avec India. Si fringant qu'il fût, avec ses cheveux blonds et son air autoritaire, India l'avait trouvé très agaçant car il refusait de comprendre que la disparition d'Héloïse puisse être un sujet d'inquiétude. L'homme avait déclaré que l'absence de lettres était certainement due à un service postal lamentable dans les autres pays. Il avait ajouté d'un ton de réprimande qu'Héloïse était adulte, accompagnée d'une autre femme adulte, et que leur voyage devait être si agréable qu'elle avait tout simplement oublié de donner de ses nouvelles. Il ne semblait pas prêt à admettre que la Société des Voyageuses puisse être suspecte. Et aucune plainte n'ayant été déposée contre elle, les autorités ne pouvaient pas faire grand-chose. India avait protesté avec véhémence, mais, apparemment, la plainte d'une femme n'avait pas assez de poids pour être prise en compte. L'homme avait fait cette déclaration

d'un air si amusé et condescendant, qu'elle avait eu du mal à ne pas le gifler.

— J'aimerais vous présenter à quelques-unes de nos sociétaires, dit Mlle Honeywell en indiquant un groupe de femmes près du buffet. Comme vous pouvez le constater, la plupart d'entre elles sont plus âgées que vous et moi, mais vous verrez que nous avons beaucoup de choses en commun.

Des économies, probablement, et le plus grand mal à résister à l'appel de l'aventure et de l'exotisme.

— Madame Vanderkellen, dit Mlle Honeywell s'adressant à la dame qui se trouvait dans la file devant India un instant plus tôt. Permettez-moi de vous présenter...

Mlle Honeywell la présenta à plusieurs dames. Toutes, sans exception, étaient veuves ou célibataires. Quelques minutes plus tard, India et Mlle Honeywell prenaient place dans les deux derniers fauteuils encore libres. La salle s'était remplie depuis l'arrivée d'India. De toute évidence, l'entreprise connaissait un vrai succès.

Une femme âgée traversa la salle d'un pas alerte. Deux autres vieilles dames la suivaient, l'air tout aussi guilleret, s'arrêtant çà et là pour saluer certaines des femmes présentes comme si elles étaient les meilleures amies du monde et non de méchantes bergères menant d'innocents moutons à la tonte.

— C'est lady Blodgett la conférencière aujourd'hui, murmura Mlle Honeywell, sans parvenir à cacher son émerveillement. Les autres sont Mme Fitzhew-Wellmore et Mme Higginbotham. Elles vous plairont, mademoiselle Prendergast. Elles sont merveilleuses, et tellement gentilles.

— J'ai hâte de les connaître, assura India.

Avant son arrivée, elle hésitait entre deux attitudes. Était-il plus sage d'affronter les personnes qui dirigeaient cette société pour leur demander de l'aider à retrouver Héloïse, ou devait-elle suivre le conseil de sir Martin et prendre le temps de découvrir si cette entreprise était légitime ou si c'était une escroquerie destinée à soulager de vieilles dames naïves de leurs économies ? Ce dernier point était devenu presque aussi important pour elle que de retrouver sa cousine.

Lady Blodgett prit place derrière le pupitre, et ses deux compagnes s'assirent un peu en retrait. Que leur entreprise soit honnête ou non, ces dames manquaient totalement de discipline. Lady Blodgett continua de parler avec une femme assise au premier rang, tandis que les deux autres faisaient signe à leurs connaissances et bavardaient avec animation. La salle tout entière résonnait d'exclamations. Vu la pagaille qui régnait, il était possible qu'elles aient simplement tendance à trop se disperser pour suivre la trace de leurs clientes.

— Je suppose que les membres de la Société des Voyageuses passent leur temps à voyager ?

— Pas du tout, répondit Mlle Honeywell. Du moins, pas encore. Je ne suis pas sûre qu'une seule d'entre elles ait déjà quitté les rivages de l'Angleterre. Il faut du temps pour préparer un voyage en Orient ou dans les îles grecques.

— Du temps et de l'argent ?

— Eh bien, il vaut mieux avoir tout prévu, acquiesça Mlle Honeywell. C'est justement à cela que servent les conférences.

— Je vois.

Et plus une femme restait longtemps à Londres et payait ses cotisations mensuelles, plus les coffres

de la Société des Voyageuses s'emplissaient. Une idée intéressante, qu'elle allait devoir creuser.

India n'aurait su dire s'il s'agissait de Mme Fitzhew-Wellmore ou de Mme Higginbotham, mais l'une des deux femmes se leva soudain pour aller murmurer quelques mots à l'oreille de lady Blodgett. Celle-ci sursauta et jeta un coup d'œil au fond de la salle, avant de soupirer et d'afficher un sourire résigné. India suivit la direction de son regard.

Un gentleman à l'expression sévère, une serviette de cuir à la main, fixait sur la vieille dame un regard sombre. Grand, le cheveu noir, les épaules larges, il était très beau. Il est vrai que tout le monde paraissait grand à India, qui se trouvait un peu trop petite.

— Qui est-ce ? demanda-t-elle tout bas à Mlle Honeywell.

— Lord Charmant, répondit celle-ci dans un soupir.

Il y avait certes quelque chose de particulier chez cet homme, son assurance peut-être, ou la façon dont il levait le menton qui, en dépit de son visage fermé, lui conférait un charme indéniable.

— Son nom est Charmant ?

La jeune femme se tourna vers elle, les yeux comme des soucoupes.

— Je n'ai pas... Doux Jésus, bredouilla-t-elle en rougissant, j'ai vraiment dit cela ?

— Il me semble.

India avait en général peu d'indulgence pour les femmes qui se pâmaient devant un homme, quel que soit le charme de ce dernier. Cependant, elle ne put s'empêcher d'éprouver une vague compassion pour Mlle Honeywell. Les gentlemen dans le

genre de lord Charmant s'intéressaient rarement aux créatures aussi ordinaires que Mlle Honeywell, ou India.

— Je ne sais pas ce qui m'a pris. Non, il ne s'appelle pas Charmant, bien sûr, et il n'est même pas lord. Du moins pas encore. Mais il est l'héritier du comte de Danby. Il s'appelle M. Saunders, et c'est le fils de la nièce de Mme Blodgett.

— Je vous demande pardon, il semblerait que nous ayons un léger contretemps, annonça lady Blodgett. Nous n'en avons que pour quelques minutes ; en attendant, n'hésitez pas à vous diriger vers le buffet. Oh, et... où est Mlle Honeywell ? ajouta-t-elle en balayant la foule du regard.

— Je suis là, répondit la jeune femme en se levant.

— Soyez gentille, Sidney, distribuez les brochures de cette semaine.

Lady Blodgett sourit et suivit ses amies au fond de la salle. Les trois femmes gardaient leur expression enjouée, mais India aurait parié qu'elles auraient préféré être n'importe où ailleurs. M. Saunders ouvrit la porte, et elles la franchirent en file indienne. India se leva.

— Il vient souvent ?

— Je ne saurais le dire, avoua Mlle Honeywell. Il était là la semaine dernière. C'était la première fois que je le voyais. Comme je vous le disais, je n'occupe ce poste que depuis peu.

— Lady Blodgett et ses amies n'avaient pas l'air ravies de le voir, observa India, les yeux rivés sur la porte fermée.

— Non, en effet, confirma Mlle Honeywell. Au début, lady Blodgett semblait apprécier ses visites, mais cela a changé après que ces dames eurent

discuté en privé avec lui. Depuis, elles ne sont plus les mêmes, elles ont perdu leur entrain.

Cependant, bien que M. Saunders soit visiblement lié avec ces dames, elle ne comprenait pas ce que cela signifiait. India espérait que la Société des Voyageuses œuvrait en toute légalité. Mais si c'était le cas, pourquoi est-ce que personne n'avait apaisé ses craintes concernant Héloïse ? Si les dames qui dirigeaient l'entreprise ne soutiraient pas de l'argent à leurs clientes pour des services qu'elles ne rendaient pas, pourquoi ne faisaient-elles pas leur possible pour retrouver l'une de leurs sociétaires ? Décidément, quelque chose clochait.

India avait du mal à l'admettre, mais l'inspecteur Cooper avait peut-être raison. Un homme se cachait probablement derrière cette organisation.

Et elle commençait à avoir une idée de son identité.

Il ne s'agissait toutefois là que de soupçons. Mieux valait attendre, pour affronter l'inspecteur à l'attitude hautaine, d'avoir retrouvé Héloïse et d'être à même de lui présenter des preuves que quelqu'un avait créé cette organisation dans le seul but de soutirer de l'argent à de pauvres créatures sans défense. Et, ce qui était pire encore, en leur volant leurs rêves d'aventures.

La détermination d'India se renforça. Le beau M. Saunders était peut-être capable d'embobiner trois vieilles dames sans méfiance pour mener à bien ses plans infâmes, mais elle était d'une autre trempe. Elle ne connaîtrait pas de repos tant qu'Héloïse ne serait pas rentrée. Et si on avait touché à un seul cheveu de sa tête, elle ferait en sorte que M. Saunders passe le restant de ses jours derrière les barreaux.

Tout prince charmant qu'il était.

## 2

— Mesdames, asseyez-vous, je vous en prie, déclara Derek Saunders d'un ton ferme et sans réplique.

Quelques jours plus tôt, Derek ignorait encore qu'il était capable d'avoir un ton ferme et sans réplique, car il n'avait jamais eu l'occasion de s'en servir.

— J'espère que tu seras bref, cher neveu.

Tante Guenièvre lui adressa un regard réprobateur avant de prendre place dans l'un des confortables fauteuils de cuir. Derek ignorait encore comment sa grand-tante et ses amies étaient parvenues à convaincre le Club des Explorateurs de leur laisser l'usage non seulement d'un bureau, mais aussi d'une salle de conférences, pour un loyer symbolique. Il les soupçonnait d'avoir mis en avant le rôle important joué par leurs maris dans ce cercle strictement masculin. Et elles avaient atteint leur but avec l'habileté d'un tireur d'élite.

— Nos sociétaires attendent avec impatience la conférence, monsieur Saunders, rappela Mme Fitzhew-Wellmore.

— Et les faire attendre n'est pas correct, ajouta Mme Higginbotham d'un air pincé. C'est extrêmement mal élevé.

— Et nous ne voudrions pas être mal élevés, n'est-ce pas ?

Derek ouvrit la sacoche que son oncle lui avait offerte dans l'espoir de lui donner le goût de l'effort et en sortit une liasse de documents qu'il posa sur le bureau. Puis il s'assit et plissa les yeux, histoire d'assortir son expression à son ton sévère.

— D'autant que vous leur prenez leur argent sous de faux prétextes.

Les trois vieilles dames le fixèrent, bouche bée. Cette réaction lui parut très peu sincère, elles l'avaient sans doute répétée à de nombreuses reprises. Depuis sa visite de la semaine dernière, elles avaient dû se mettre d'accord sur la façon de réagir, à propos de ce qu'il avait découvert. De toute évidence, elles voulaient paraître aussi candides et innocentes que possible.

— Mon cher garçon, nous ne voyons pas du tout ce que vous voulez dire ! s'exclama Mme Fitzhew-Wellmore, l'air stupéfaite.

— Quant à moi, je trouve votre remarque plutôt insultante, ajouta Mme Higginbotham avec un reniflement. De faux prétextes, vraiment ?

— Derek, je suis certaine que tu as mal compris. Il ne s'agit probablement que d'un malentendu.

Tante Guenièvre lui adressa un sourire apaisant, comme s'il était un petit garçon de six ans.

— Je suis certaine que tout sera rapidement éclairci.

— Cela m'étonnerait.

Il feuilleta la pile de documents dans lesquels étaient détaillées les affaires de la Société des Voyageuses, afin de s'accorder un peu de temps pour se préparer. La liasse impressionnante comprenait le fichier des membres, les demandes d'inscription,



les itinéraires de voyages proposés aux sociétaires, l'accord signé avec le Club des Explorateurs et plusieurs brochures. Certes, il avait préparé ce qu'il allait leur dire. Mais s'entraîner était une chose. Affronter ces créatures faussement vertueuses en était une tout autre. Cependant, il ne pouvait éviter cette confrontation.

Avant de partir sur le continent le mois dernier, avec son troisième mari, sa mère lui avait demandé de garder un œil sur tante Guenièvre. La pauvre chère dame vieillissait, disait-elle, et en dehors de ses deux amies de jeunesse, elle était seule au monde. Derek était l'un de ses uniques parents. N'était-il pas de son devoir de s'assurer qu'elle ne manquait de rien ? Un devoir, avait souligné sa mère, qui lui demanderait peu d'efforts et montrerait qu'il acceptait enfin les responsabilités incombant à son rang. Or, il arrivait à un tournant de sa vie, et ce n'était pas le moment de paraître irresponsable. En effet, à l'occasion de son trente-deuxième anniversaire, oncle Edward, comte de Danby, l'avait menacé de le priver de ses revenus actuels et d'une partie de son futur héritage s'il ne renonçait pas à son existence frivole et insouciant pour adopter un comportement digne d'un futur comte.

En d'autres circonstances, Derek aurait trouvé injuste que sa mère joue ce genre de cartes pour le remettre dans le droit chemin. En l'occurrence, il ne pouvait nier qu'elle avait raison. D'autre part, ce n'était pas très difficile de s'assurer qu'une parente âgée ne manquait de rien. Derek ne l'ayant vue que rarement, sa mère lui avait décrit une veuve fragile et un peu excentrique, à la santé physique et mentale chancelante.

Sa mère avait menti.

Quand il avait finalement rendu visite à tante Guenièvre, un majordome l'avait informé qu'il la trouverait dans les bureaux de sa société, au Club des Explorateurs. Cela lui avait paru étrange, mais il avait pensé qu'elle s'occupait d'œuvres charitables pour les veuves des membres du Club. Avec le recul, il se trouvait stupide.

Lorsqu'il avait pénétré dans cette antichambre de l'aventure, il avait découvert que tante Guenièvre était loin d'être fragile. En fait, ses amies et elle avaient imaginé une combine visant à extorquer des fonds à d'autres vieilles dames trop naïves.

— J'ai étudié en détail les documents que vous m'avez remis la semaine dernière et j'ai quelques questions à vous poser. J'aimerais savoir comment fonctionne exactement la Société des Voyageuses et l'Agence d'aide au voyage.

— Comment elle fonctionne ? répéta tante Guenièvre en plissant le front. Eh bien, nous nous retrouvons ici, au Club des Explorateurs, trois fois par semaine.

— Et nous avons engagé une employée, ajouta Mme Fitzhew-Wellmore.

— Sidney est plutôt une bénévoles, précisa Mme Higginbotham. Après tout, nous ne la payons pas.

— Quelle chère, chère enfant. Il faudra que je te la présente, Derek, suggéra tante Guenièvre d'un air entendu.

— Vous n'êtes pas marié, n'est-ce pas, monsieur Saunders ? intervint Mme Fitzhew-Wellmore, le regard calculateur.

Derek connaissait cette expression. En l'occurrence, il n'aurait su dire si le but véritable des dames était de lui trouver une épouse, ou de le distraire.

— Non, madame Fitzhew-Wellmore, je ne suis pas marié. Et vous me l'avez présentée lors de ma dernière visite, tante Guenièvre.

Mlle Honeywell était de ces créatures qui paraissaient fades au premier coup d'œil, mais se révélaient plus séduisantes quand on prenait la peine de les observer. Elle aurait sans doute été ravissante si elle avait fait un effort de coquetterie et avait choisi des vêtements visant à flatter ses formes plutôt qu'à les dissimuler. Cela dit, son opinion en la matière n'avait aucune importance. Les femmes, y compris celles qui auraient été de parfaites épouses pour un comte, faisaient partie des passe-temps qu'il évitait en ce moment afin de convaincre son oncle qu'il était rentré dans le droit chemin. Selon son expérience, les femmes étaient en général à l'origine de toutes sortes de problèmes. Des problèmes souvent agréables, certes, mais des problèmes tout de même. Il n'avait toutefois pu s'empêcher de remarquer que Mlle Honeywell et la jeune femme assise à côté d'elle, le dos très droit, étaient les deux seules personnes de moins de cinquante ans dans l'auditoire.

— Je comprends que mon statut de célibataire soit un sujet de discussion intéressant, reprit-il d'un ton aimable, mais nous sommes ici pour discuter du mode de fonctionnement...

— Derek... l'interrompit sa tante.

Il lui intima le silence d'un geste de la main.

— Commençons par le commencement, si vous voulez bien.

— Je suppose que nous n'avons pas le choix, marmonna Mme Higginbotham en chassant une poussière imaginaire sur sa manche.

— Ma chère Effie, le commencement est le meilleur point de départ d'une discussion, déclara tante Guenièvre. Continue, Derek.

— Merci.

Il observa un instant les trois amies. Il n'était pas sûr de l'âge de sa tante. Elle approchait sans doute des quatre-vingts ans, mais il était difficile d'être plus précis. Ses amies et elle n'étaient pas du tout décrépites. *Alertes*, était le premier mot qui venait à l'esprit pour les décrire. Et *malignes*, à en juger par leurs regards innocents. Il n'avait pas intérêt à les sous-estimer.

— Vous vous êtes lancées toutes les trois dans cette entreprise il y a six mois ?

— Plutôt neuf, je crois, rectifia Mme Fitzhew-Wellmore. Au cours des deux premiers mois, nous nous réunissions dans le salon de Guenièvre. Mais il est vite devenu évident que cela ne conviendrait pas.

— Quel était le but de ces réunions ?

— Eh bien, de faire connaître aux femmes les agréments des voyages, naturellement, répondit tante Guenièvre, radieuse. Et de leur procurer une assistance par le biais de conférences, de brochures et de services pour réaliser leurs rêves d'aventures.

— Et pour leur procurer cette assistance d'experts... vous demandez à vos sociétaires une participation d'une livre sterling par mois, je me trompe ?

— Ce qui est une somme très raisonnable, rétorqua tante Guenièvre.

— Et si vous payez l'année entière en une seule fois, vous bénéficiez d'une réduction. Cela ne vous

reviendra qu'à dix livres, expliqua Mme Fitzhew-Wellmore en souriant. C'est avantageux.

Mme Higginbotham approuva d'un signe de tête.

— Il y a beaucoup de choses à prendre en compte avant de voyager à l'étranger, vous savez, monsieur Saunders.

— Oui, j'imagine. Et pour ces avantages supposés...

— Je ne suis pas d'accord sur l'emploi du mot *supposé*, le coupa Mme Higginbotham.

— Vous avez à présent...

Derek chercha dans les documents.

— ... quatre-vingt-dix membres, c'est bien cela ?

— En réalité, nous en avons presque cent ! s'exclama sa tante fièrement. Nous ne nous attendions pas à un tel succès.

— C'est pourquoi nous ne pouvions plus nous réunir dans le salon de Guenièvre, expliqua Mme Fitzhew-Wellmore. Vous seriez surpris de voir combien de femmes souhaitent se libérer des chaînes du quotidien pour se lancer dans des voyages à travers le monde, ajouta-t-elle sur le ton de la confiance. C'est incroyable.

— Je n'en doute pas.

Le regard de Derek passa lentement de l'une à l'autre.

— Donc, l'entreprise encaisse près de cent livres par mois. Et que reçoivent les membres, pour ce tarif ?

Les trois femmes échangèrent des regards résignés.

— Nos conseils d'experts sur les voyages, déclara tante Guenièvre.

— Une camaraderie avec des femmes ayant les mêmes centres d'intérêt qu'elles, poursuivit Mme Fitzhew-Wellmore.

— Ainsi qu'un guide et, moyennant un petit supplément, l'organisation complète du voyage, compléta Mme Higginbotham.

— C'est là, mesdames, que nous avons un problème, lâcha Derek en croisant les mains sur la liasse de documents.

Toutes trois arborèrent le même visage innocent.

— J'admets que la Société offre une atmosphère conviviale aux dames qui s'intéressent aux voyages. Cependant...

Mme Higginbotham soupira.

— Je déteste quand les hommes prononcent ce mot sur ce ton rébarbatif. Lorsqu'un homme commence sa phrase par *cependant*, il n'en sort jamais rien de bon.

Derek serra les dents.

— Toutefois...

— C'est la même chose avec *toutefois*, déclara Mme Higginbotham en haussant les épaules.

Ignorant la remarque, Derek enchaîna :

— D'après votre formulaire d'inscription...

— Vous ne le trouvez pas superbe ? s'exclama sa tante. Poppy l'a dessiné elle-même. Il est vraiment charmant, avec ces pyramides, le Colisée et ces Indiens d'Amérique. Poppy est une véritable artiste.

— Oh, je ne dirais pas cela ! protesta l'intéressée en rougissant. Mes talents sont fort modestes. J'avais bien l'espoir de devenir artiste dans ma jeunesse, mais ce n'était qu'un rêve de petite fille. Je l'ai oublié depuis longtemps.

— Néanmoins, tu dessines très bien, s'entêta Mme Higginbotham.

— La brochure est en effet fort réussie, reconnut Derek, contenant mal son agacement. Toutefois...

Mme Higginbotham grimaça.

— Toutefois, tante Guenièvre, il me semble que vous n'avez que rarement, voire jamais, voyagé. Une absence d'expérience qui devrait vous interdire de vous déclarer experte en voyages à l'étranger.

— Je suppose... bredouilla sa tante, si l'on se place du point de vue de l'expérience strictement personnelle...

— Je soupçonne également Mmes Fitzhew-Wellmore et Higginbotham d'avoir aussi peu d'expérience que vous dans ce domaine.

— À tort, monsieur Saunders, répliqua Mme Fitzhew-Wellmore avec un reniflement hautain. J'ai résidé pendant près de six semaines à Paris lorsque j'étais jeune fille.

— Et j'ai moi-même passé plusieurs étés dans le Lake District avec feu le colonel Higginbotham, ajouta Mme Higginbotham. J'avoue que ce n'est pas aussi prestigieux qu'un voyage à l'étranger, mais c'est tout de même assez loin de Londres.

— Des voyages à l'intérieur du pays, suggéra tante Guenièvre.

— Je suppose que lorsque vos sociétaires parlent de « leurs rêves d'aventures et de voyages », le lac Windermere n'est pas la première destination qui leur vient à l'esprit ?

— C'est pourtant un site ravissant, murmura Mme Higginbotham.

— Inutile d'élever la voix, mon cher, dit tante Guenièvre d'un ton sévère.

— Je n'ai pas élevé la voix. Je me le suis même interdit. Corrigez-moi si je me trompe, mesdames, mais même en étant doué de l'imagination la plus

fertile, aucune d'entre vous ne pourrait être considérée comme une experte en voyages ou en organisation d'itinéraires.

Mme Fitzhew-Wellmore exhala longuement.

— Je suppose que si l'on se base uniquement sur l'expérience effective, cela est inexact.

— Cela n'a pas de sens, ajouta Mme Higginbotham. J'ai vécu trente-sept ans avec le colonel et il voyageait sans cesse dans des pays exotiques. Il me semble que le fait d'avoir passé des années à écouter ses récits de voyages équivaut à l'avoir accompagné.

Mme Fitzhew-Wellmore acquiesça.

— Je ne suivais pas non plus mon cher Malcolm à l'étranger, il me tenait néanmoins informée de ses aventures et me demandait souvent mon avis lorsqu'il préparait l'une de ses expéditions.

— Comme ton oncle Charles, renchérit tante Guenièvre. Il aimait à répéter qu'il n'aurait pas pu quitter l'Angleterre sans mes précieux conseils.

Derek les considéra avec stupeur.

— Donc, continua sa tante d'un air triomphal, bien que nous n'ayons pas beaucoup voyagé nous-mêmes, nous avons une réelle expérience des voyages.

Les trois femmes échangèrent des regards satisfaits.

— Je vais être clair, répondit Derek en s'efforçant de garder son calme. Vous avez beau soutenir que vous avez une certaine expérience des voyages, la plupart des gens raisonnables trouveraient vos arguments ridicules. Il en irait de même pour un magistrat ou n'importe quel tribunal. Ce que vous faites avec cette entreprise, mesdames, est tout bonnement une escroquerie.



— Enfin, Derek, ne sois pas ridicule ! s'exclama sa tante, offusquée.

— Ce que je dis n'est pas ridicule. À mon grand regret. Avec vos activités, vous risquez au minimum un scandale, au pire, la prison, déclara-t-il gravement. Vous vous prétendez capables de fournir un service, alors que vous n'êtes pas qualifiées pour le dispenser. Et à ce titre, vous soutirez de l'argent à des femmes qui vous font confiance.

— Il fallait bien faire quelque chose ! rétorqua Mme Higginbotham. Nos pensions et nos modestes héritages ne nous permettent pas de survivre, même en menant un train de vie réduit.

Mme Fitzhew-Wellmore approuva d'un hochement de tête.

— Ce n'est pas facile de vieillir. Ce serait différent si nos chers maris étaient toujours là ; ils ont disparu, et nous nous sommes retrouvées rapidement au bord de la ruine.

— Pour dire les choses clairement, Derek, nous avons épuisé nos ressources financières. Nous étions réellement sans le sou.

— Vous avez des familles, répliqua-t-il sans réfléchir.

Une vague de culpabilité le submergea, qu'il tenta vainement d'ignorer. Il ne savait rien de la situation de sa grand-tante et il aurait été surpris que sa mère en sache plus que lui. Tante Guenièvre n'avait pas jugé bon de les informer de ses difficultés et il devait avouer qu'ils n'avaient pas pensé à s'inquiéter de son bien-être.

— Des familles distantes et indifférentes, riposta Mme Higginbotham en reniflant.

— Aucune d'entre nous n'a eu la chance d'avoir des enfants, ajouta Mme Fitzhew-Wellmore. Nous

n'y pouvons plus rien à présent. Avec le recul, le fait d'avoir une famille nombreuse nous aurait sans doute épargné cette situation lamentable. Cela dit, cette pauvre Eleanor Dorsey, qui a pourtant neuf enfants, n'a pas eu plus de chance que nous.

Les autres dames approuvèrent.

— Tout de même... commença Derek.

— Nous avons toutes trois mené une vie relativement indépendante, Derek, expliqua sa tante en levant le menton. Nous nous soutenions lorsque nos maris s'absentaient pour faire toutes sortes de choses que les hommes apprécient sans penser un instant que leurs femmes les apprécieraient aussi. À notre âge, nous n'envisageons pas avec plaisir le fait d'être à la merci de parents qui sont à peine conscients de notre existence. Et nous n'avons pas l'intention de vivre à leurs crochets.

Mme Fitzhew-Wellmore redressa les épaules.

— Je refuse d'être reléguée au rang de parente pauvre.

— Si nous devons en arriver là, enchaîna Mme Higginbotham, les yeux brillants, nous préférons... aller en prison !

— J'en doute fort, rétorqua Derek sèchement. Pardonnez-moi, mesdames, se reprit-il en soupirant. Je comprends votre situation. Et je vous promets de tout faire pour vous aider à résoudre vos problèmes financiers. Vous devez cependant admettre que vous ne pouvez pas continuer d'exercer vos activités.

— Je ne vois pas pourquoi.

Mme Higginbotham croisa les bras, l'air buté.

— Les membres du cercle adorent nos réunions et nos conférences, et elles sont très satisfaites de nos services. Jusqu'ici, aucune n'a encore résilié son

inscription. Et nous n'avons jamais reçu la moindre plainte de nos sociétaires.

— Peut-être pas des membres du Club, reconnut Derek en se penchant en avant. Vous rappelez-vous une certaine Mlle India Prendergast ?

— India Prendergast ? répéta Mme Fitzhew-Wellmore, perplexe. C'est un joli nom, mais je ne me rappelle pas l'avoir jamais entendu. Hélas, ma mémoire n'est plus ce qu'elle était !

— Elle vous a pourtant écrit plusieurs fois. Vous ne vous souvenez vraiment pas ?

— C'est Effie qui se charge de la correspondance, expliqua tante Guenièvre.

— Madame Higginbotham ?

— Prendergast, dites-vous ?

Derek hocha la tête.

— Laissez-moi réfléchir...

La vieille dame fit la moue, puis haussa les épaules.

— Non, cela ne me dit rien. Mais ma mémoire est aussi défaillante que celle de Poppy, conclut-elle avec un sourire faussement innocent.

— C'est étrange, dit-il en posant la main sur la pile de documents, car elle vous a adressé au moins cinq lettres pour vous demander de lui communiquer les itinéraires empruntés par sa cousine.

Tante Guenièvre arrondit les yeux.

— Et qui est sa cousine, mon cher ?

Oh, Seigneur, elles formaient un fameux trio ! Derek aurait parié qu'elles avaient l'esprit aussi vif que lui et une mémoire d'éléphant. Cependant il n'allait pas se laisser duper par leurs airs vertueux et leur prétendue incompetence.

— Lady Héloïse Snuggs.

— Bien sûr ! s'exclama sa tante, radieuse. Cette chère Héloïse.

— Chère, chère Héloïse, marmonnèrent les deux autres.

— Savez-vous où se trouve lady Héloïse en ce moment ?

Tante Guenièvre secoua la tête.

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Elle pourrait être n'importe où, ajouta Mme Higginbotham.

— Encore que je la soupçonne de se trouver quelque part entre Paris et Constantinople, intervint Mme Fitzhew-Wellmore, pensive. Ou bien entre Hambourg et Athènes. Impossible de le savoir avec certitude.

Derek les fixa sans ciller.

— Avez-vous, oui ou non, préparé le voyage de lady Héloïse ?

Les trois femmes s'agitèrent dans leurs fauteuils.

— Répondez, je vous prie, mesdames.

— Certainement, nous avons *préparé* le voyage de lady Héloïse, déclara enfin Mme Fitzhew-Wellmore en choisissant ses mots avec un soin évident.

— Il est possible, précisa Mme Higginbotham, que nous ne l'ayons pas préparé aussi efficacement que nous l'aurions dû. C'est-à-dire que nous avons bien écrit à différents hôtels et établissements, suivant l'itinéraire que lady Héloïse souhaitait emprunter...

— Mais nous n'avons pas reçu de confirmations, avoua Mme Fitzhew-Wellmore. Voyez-vous, une fois que lady Héloïse a eu pris la décision de s'embarquer dans ce voyage, elle s'est montrée impatiente de partir. Elle nous a affirmé que nous lui avions apporté une aide inestimable.

— Nous avons fait de notre mieux, Derek, pour lui fournir tous les renseignements dont elle avait besoin. Des brochures, des guides touristiques, des horaires de trains et de navires. Elle ne pouvait être mieux préparée, affirma tante Guenièvre d'un ton sans réplique.

— À condition, naturellement, que vous ayez reçu confirmation pour ses déplacements et ses logements.

— C'est un fait, concéda une des trois dames.

Derek pressa le bout de ses doigts sur ses tempes, dans l'espoir de prévenir le genre de mal de crâne dont il ne faisait l'expérience qu'après une nuit de beuverie. Il était évident que sa grand-tante et ses amies avaient vu les lettres de Mlle Prendergast, et qu'elles avaient eu connaissance de ses accusations d'incompétence et d'escroquerie, ainsi que de ses menaces d'avertir la police si rien n'était fait pour localiser lady Héloïse et assurer sa sécurité. En dehors du fait qu'il ne souhaitait pas voir sa tante en prison, si un scandale éclatait sa mère l'en jugerait responsable puisqu'elle lui avait recommandé de veiller sur elle. Et il serait fautif aux yeux d'oncle Edward également. Cela dit, si sa mère et lui s'étaient inquiétés plus tôt de la situation de leur vieille tante, elle n'aurait sans doute pas eu recours à ce genre de stratagème.

Quoi qu'il en soit, à présent, c'était à lui de la tirer de ce mauvais pas. Non, rectifia-t-il, c'était à lui de secourir les trois vieilles dames. Car si l'une d'elles sombrait, les deux autres feraient certainement tout ce qui était en leur pouvoir pour la sortir de l'eau, quitte à se noyer avec elle. Il prit une profonde inspiration.

— Bien. Apparemment, lady Héloïse s'est évaporée dans la nature. Je n'ose songer aux conséquences si on ne la retrouve pas saine et sauve. Dans les lettres que vous prétendez ne pas avoir lues...

Là, les trois dames échangèrent des regards coupables.

— ... Mlle Prendergast menace d'engager une procédure judiciaire. Elle a déjà contacté Scotland Yard, annonça-t-il en fixant sa tante droit dans les yeux.

Celle-ci réprima une exclamation.

— Je me suis renseigné auprès d'une agence de détectives sur la possibilité de localiser lady Héloïse.

— Quelle idée brillante, monsieur Saunders ! s'exclama Mme Fitzhew-Wellmore.

— Je vous avais bien dit qu'il était malin, déclara tante Guenièvre. Je savais qu'il trouverait un moyen de retracer les déplacements de lady Héloïse.

— Je ne pense pas qu'elle ait vraiment disparu, intervint Mme Higginbotham. Moi-même, je suis affreusement négligente s'agissant de ma correspondance.

— Il faut tout de même s'assurer qu'il ne lui est pas arrivé malheur, souligna tante Guenièvre. Nous ne voudrions pas que les adhésions soient ralenties...

— Les adhésions sont closes, décréta Derek. Vous n'accepterez aucune nouvelle inscription tant que lady Héloïse n'aura pas été retrouvée. Vous ne préparerez aucun voyage pour vos adhérentes, et, pour l'amour du ciel, si un voyage est déjà en préparation, ne laissez pas vos sociétaires partir. Une fois que nous saurons ce qu'il en est de lady Héloïse, nous déciderons de l'avenir de votre entreprise et

nous verrons si elle peut devenir une entreprise légale.

Mme Higginbotham voulut protester, mais tante Guenièvre posa la main sur son bras, et elle garda le silence.

— Malheureusement, l'agence de détectives m'a prévenu qu'il faudrait du temps et des moyens substantiels pour retrouver la trace d'une femme disparue à l'étranger. Vu la situation, qui est des plus inquiétante, et l'indignation croissante qui se manifeste dans les courriers de Mlle Prendergast, le temps ne joue pas en notre faveur.

Il se passa la main dans les cheveux. La dernière discussion qu'il avait eue à l'agence le matin même avait débouché sur une conclusion qui était loin de le tranquilliser.

— Je crains qu'au point où nous en sommes l'aide des meilleurs professionnels ne suffise pas pour retrouver la trace de lady Héloïse.

— Je suis entièrement d'accord, lança une voix féminine, depuis le seuil. Cela ne suffira pas.